UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE GEORGES MAJOR.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT A SAINT-THOMAS

le décembre 1860, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ALBERT HUMMEL,

DE MUNSTER (HAUT-RHIN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0062

A MONSIEUR J. J. BLIND,

PASTEUR A SAINTE-AURÉLIE.

Amour et reconnaissance.

A. HUMMEL.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
JUNG,
REUSS,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE GEORGES MAJOR.

INTRODUCTION.

Un reproche en apparence assez fondé qu'on pourrait faire à la Réformation, c'est d'avoir rallumé avec une inconcevable fureur le feu des disputes théologiques, qui gagna tous les esprits et qui consuma en pure perte tant de savoir et de talents prodigués pour l'alimenter. L'attention du monde savant fut absorbée pendant plus d'un siècle par des querelles sur des dogmes et des formules; ces querelles devinrent, il faut en convenir, un puissant obstacle au progrès de la science. Dans quelques têtes ardentes elles renforcèrent le penchant à la rêverie et au mysticisme. La polémique, qui éclata d'abord entre les théologiens de Rome et ceux de la Réforme, fut de part et d'autre violente et amère.

On a beaucoup reproché à Luther quelques invectives qu'il s'est permises contre le pape; mais dans le principe, et souvent même dans la suite, il parla avec beaucoup de modération du chef de l'Église. Mais qu'on pense aux injures horribles qui lui furent prodiguées; qu'on lise les libelles des Hochstraten, des Eck et des

Tetzel, et l'on comprendra le langage de Luther. S'il n'eût pas été ardent et irritable, comment serait-il devenu le chef d'une aussi grande révolution? Ses ennemis, s'ils l'avaient eu en leur puissance, l'auraient fait brûler comme Jean Huss. Pour lui, il se contentait de se moquer d'eux, et ne faisait brûler personne.

L'aigreur, trop naturelle à de telles discussions, n'a pas peu contribué à donner aux querelles littéraires subséquentes ce ton d'animosité qu'on y remarque plus que dans aucun autre siècle.

Mais le combat ne s'engagea pas seulement entre les catholiques et les novateurs; bientôt il s'éleva au sein même de la Réforme et entre ses partisans des contestations très-ardentes. Ce fait ne doit pas nous étonner; car la Réformation avait brisé toutes les chaînes imposées à l'esprit humain, et renversé toutes les barrières qui s'opposaient à la libre communication des pensées. Il ne resta de prohibé dans son sein que les productions dont la morale publique ou la pudeur aurait eu à rougir. Dès que par elle, la carrière eut été ouverte, on osa discuter publiquement les intérêts les plus précieux de l'humanité et parler humainement de toutes les choses humaines.

L'Église romaine disait : « Soumets-toi à l'autorité sans examen.» L'Église protestante ne dit pas : « Examine et ne te soumets qu'à tes convictions; » elle dit : Examine les assertions des autres et tes propres idées, pour voir si elles sont conformes ou non à la parole de Dieu, unique base de la croyance chrétienne. L'une ordonnait de croire aveuglément; l'autre enseigne avec l'apôtre de rejeter ce qui est mauvais et de retenir ce qui est bon. Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de

toutes les sectes et de toutes les opinions que la liberté établie par la Réforme fit naître en foule. Ces sectes, toutes ennemies de Rome, ne se traitaient pas mieux entre elles qu'elles ne traitaient les papistes. Outre les luttes avec des fanatiques, tels que les anabaptistes; outre les contestations violentes sur le sacrement de la Sainte-Cène que Luther et d'autres eurent à soutenir contre Carlstadt, Zwingli, Œcolampade, etc., il survint dans l'Église évangélique d'importantes scissions qui ne furent pas sans influence sur le sort des peuples. L'histoire de la Réformation, pendant la seconde moitié du seizième siècle, abonde en preuves du fait que nous avançons, et dans ce vaste champ où les actes d'intolérance se citent par centaines, on ne se trouve arrêté que par l'embarras du choix. Les théologiens de cette époque, habitués à voir l'Église romaine répandre ou soutenir par la force des opinions de pure spéculation, ne surent pas se dégager de ce principe antichrétien, quand ils luttèrent si vaillamment à ramener la religion chrétienne à sa pureté et à sa simplicité primitive, et, consultant plus leur confession que la Bible, ils oublièrent trop souvent que tout le ministère de Jésus-Christ était une condamnation formelle de leur étroitesse, et que jamais leur divin Maître n'avait imposé sa doctrine par la force, même quand il s'agissait des indifférents Sadducéens, ou de ses ennemis les plus acharnés, les orgueilleux et intraitables Phariséens. Luther, le premier, avait donné l'exemple de l'intolérance au colloque de Marbourg[1], et plus zélés imitateurs de ses défauts que de ses qualités, la plupart des

[1] «Que nos adversaires croient comme nous; je ne connais d'autre moyen de nous entendre.»

théologiens, et plus particulièrement les luthériens rigides, outrepassèrent encore le funeste exemple donné par leur maître. Était-il possible de songer un seul instant à la paix, quand les uns et les autres regardaient leur doctrine particulière comme essentielle au salut? Encore si, à l'exemple des anciens Romains qui, toujours en dispute sur le forum, savaient faire taire leurs ressentiments et leurs querelles en présence de l'ennemi commun de la patrie, encore s'ils se fussent tendu la main de réconciliation, ou tout au moins s'ils eussent su oublier leurs griefs pour se défendre contre l'adversaire commun. Mais non, en face des plus grands dangers, leurs disputes continuaient, et le plus souvent ils se refusaient un mutuel secours. Auraient-ils essuyé tant de pertes déplorables si toutes leurs forces avaient été dirigées contre leurs adversaires? L'électeur palatin Frédéric V aurait-il, en quelques jours, perdu son électorat et le royaume de Bohême, si l'électeur de Saxe ne l'eût honteusement abandonné pour se ranger dans le parti de l'empereur?

Avec un tel esprit, comment la Réforme, qui prêchait si hautement la liberté d'examen et exhortait avec tant de chaleur à lire et à méditer les Saintes-Écritures, n'aurait-elle pas douloureusement souffert de son étrange inconséquence? Comment le catholique, ébranlé dans ses croyances, pouvait-il abjurer la religion de ses pères, en voyant le protestantisme divisé en partis, montrant les uns envers les autres plus d'acharnement qu'ils n'en faisaient voir contre le catholicisme lui-même? Ne devait-il pas soupçonner des erreurs graves dans une Église qui lançait sans cesse l'anathème contre ses propres enfants? Il ne pouvait

hésiter et devait rester catholique, sauf à dissimuler ses véritables opinions.

Mais quel devait être le triste résultat de ces longues et interminables disputes, qui n'aboutissaient qu'à aigrir davantage les esprits, de cet acharnement des luthériens et des réformés à s'anathématiser, de cette haine profonde qu'ils s'étaient vouée les uns aux autres et que chaque controverse rendait plus intense? Ce résultat ne pouvait être autre que d'éloigner chaque jour de la pratique, de la vie chrétienne, en un mot, de la piété. « Les querelles théologiques, qui divisèrent les protestants entre eux, portèrent de plus en plus sur des questions secondaires et purement scolastiques, dont la solution dépendait beaucoup plus de la sagacité dialectique des sophistes que de l'autorité des textes sacrés que l'on alléguait pour la forme...

« Les chaires académiques ainsi que les chaires pastorales ne retentissaient plus que de ces tristes débats, auxquels le peuple, pour son bonheur, ne comprend rien, et qui ont le privilége de dessécher le cœur sans nourrir l'esprit. C'était moins une théologie grande et élevée qu'une pointilleuse érudition scolastique soi-disant orthodoxe, asservie de nouveau à une tradition, de proportions plus mesquines que l'ancienne et remplaçant par la virulence de la polémique et le fiel des petites haines le souffle évangélique et les hautes conceptions qui lui manquaient» (Éd. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. I^er^, p. 44).

Avec une telle indifférence, avec une vie si peu conforme à celle de Jésus-Christ, comment la Réforme pouvait-elle espérer de gagner à sa cause les hommes

qui restaient encore attachés au siége de Rome? C'est la vertu qui attire; c'est l'exemple qui subjugue les cœurs; ce ne sont pas les préceptes, mais la pratique des préceptes qui entraîne les âmes.

Convenons cependant que ces disputes religieuses, qui ne portaient que sur des opinions différentes en matières de théologie et de foi, ont contribué à entretenir dans les pays protestants cet esprit vivant de religion et cet attachement au christianisme qui s'y trouve beaucoup plus marqué que dans les pays catholiques. Mieux vaut après tout disputer sur la religion que de s'accorder paisiblement à n'en point avoir; mieux vaut contester sur la manière d'adorer Dieu que de ne point y croire du tout ou d'être indifférent et tiède sur nos rapports avec la divinité. Le meilleur n'en est pas moins d'adorer Dieu sincèrement et de laisser chacun libre de faire ce grand acte à sa manière. C'est à cela précisément que sont arrivés plus tôt ou plus tard les différents peuples réformés. Ils ont commencé par l'ergoterie et la controverse; ils ont fini par la philosophie et la tolérance, et l'esprit religieux leur est resté.

Cette inquiétude théologique, qui a produit parmi les réformés tant d'inutiles et même de funestes controverses, n'était aucunement imputable à la Réformation; elle appartenait au siècle en général.

Les premiers réformateurs étaient des théologiens catholiques élevés au sein de l'église romaine, dont ils avaient la pointilleuse irritabilité. Ce n'est pas parce qu'ils étaient luthériens ou calvinistes que les nouveaux docteurs étaient subtils, vains et querelleurs; c'est parce qu'ils étaient hommes, qu'ils avaient été catholiques et qu'ils avaient à se défendre sans relâche contre

les docteurs catholiques. Cet esprit de dispute se transmit encore, comme on peut le penser, à leurs successeurs immédiats; mais il fut étouffé par le véritable esprit de la Réforme, qui n'est autre que celui de l'Évangile, car « rien n'est plus opposé au véritable esprit de la religion que les querelles théologiques. Elles méconnaissent des droits si sacrés; elles allument des passions si impétueuses et si constantes, elles se nourrissent de tant de fiel, et quand elles sont parvenues au plus haut point de leur furie, elles reculent si peu devant les plus épouvantables excès, que parmi tous les fléaux dont l'humanité fut si souvent désolée, il n'en existe point, on peut le dire sans crainte, de plus dévorant ni de plus tenace » (Vincent, *Observations sur l'unité religieuse.* Nîmes 1820).

L'Église chrétienne, dès le temps des apôtres, a toujours été affligée de cette manie de débats sur le dogme. Depuis Simon-le-Magicien, et Cérinthe jusqu'à Jansénius on n'y a vu que disputes, haines et condamnations. Comment une révolution soudaine pouvait-elle s'opérer dans cette Église sans qu'elle portât les mêmes caractères? Comment un tel volcan eût-il pu éclater sans verser des torrents de lave? La pauvre raison humaine avait été si longtemps captive, qu'elle ne sut pas d'abord faire de sa liberté l'usage le plus convenable.

Avant d'aborder notre sujet spécial, jetons d'abord un coup-d'œil rapide sur l'état politique de l'Allemagne lors de l'apparition de Major.

Tout le monde sait que c'est de Wittenberg que partit la première impulsion qui fit sortir non-seulement la nation allemande, mais les nations européennes

en général de leur engourdissement. La Réformation trouva une foule d'esprits disposés à la recevoir, comme aussi quelques hommes éclairés et éloquents disposés à en devenir les apôtres. La grande majorité de la nation allemande et de la nation suisse, un très-grand nombre d'individus en France, en Pologne et en Hongrie, le Danemark, la Suède, etc., se séparèrent en peu d'années de l'Église romaine et refusèrent toute obéissance comme tout tribut à son chef.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des événements qui ont accompagné, suivi et consolidé cette mémorable révolution. Cependant nous devons faire observer que malgré le besoin universellement senti d'une réforme dans l'Église ; malgré l'éloquence et la force entraînante de Luther, cette mémorable révolution n'eût peut-être point pris une telle consistance, si un autre intérêt que celui de la religion et de la vérité n'était venu prêter à celui-ci son appui et en faire une affaire d'État. Les princes du Nord de l'empire, à la merci de l'ambitieuse Autriche, virent dans le nouvel enthousiasme de leurs peuples un moyen inespéré de résister aux armes impériales. La puissance démesurée de Charles-Quint inspirait de l'inquiétude à la plupart des États sur leur existence future, menacée par l'ambition de leur chef. La Réformation leur offrit un point de ralliement, des forces nouvelles et la possibilité de former une opposition respectable ; ils l'embrassèrent, autant peut-être par ces motifs politiques que par conviction religieuse. Parmi ces princes il faut citer les électeurs de Saxe de la branche Ernestine ; les princes de la branche Albertine, au contraire, ne l'adoptèrent point. Mais lorsque Maurice de Saxe, neveu de Georges

eut embrassé la réforme, les deux maisons ducales se trouvaient être protestantes.

Nous ne rechercherons pas ici les raisons qui purent détourner Charles-Quint d'embrasser la réforme, seulement nous ferons remarquer que c'en était une suffisante pour lui que de la voir adoptée par des princes dont il était l'adversaire naturel. Il ne vit dans la Réformation qu'une circonstance heureuse qui, lui donnant le prétexte et le droit de combattre à main armée la nouvelle opposition, présentait à ses desseins la plus belle occasion de les réaliser. C'est là l'idée principale qui forme comme le plan de l'histoire de son règne. Les princes et les États protestants se liguèrent solennellement à Smalcalde, en 1532, sous la direction des deux princes les plus considérables de la ligue : Jean-le-Constant, électeur de Saxe, bientôt remplacé par son fils Jean-Frédéric, l'un frère et l'autre neveu de ce Frédéric-le-Sage, protecteur de Luther, son premier disciple parmi les souverains; et Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse. Cette ligue resta longtemps vis-à-vis de Charles dans une attitude fière et indépendante. Ce qui retarda la rupture, ce furent les attaques continuelles des Français, des Vénitiens, des Milanais, des papes et des Turcs sous Soliman II, qui ne laissèrent pas de repos à l'empereur. Les protestants profitèrent de ses embarras pour lui arracher des concessions, et Charles qui avait besoin d'eux, fut contraint de souscrire à la plupart de leurs exigences.

Enfin, en 1546, l'année de la mort de Luther, qui avait fait des efforts constants pour prévenir toute catastrophe sanglante, le moment arriva où, débarrassé de ses autres ennemis, Charles-Quint put engager la

lutte avec les protestants. Elle fut d'abord heureuse pour lui; les forces et les talents militaires des princes ligués ne répondirent pas à leur courage, et l'éclatante victoire de Mühlberg, dès la seconde année de la guerre, où les principaux d'entre eux furent faits prisonniers, semblait devoir y mettre fin.

Maurice de Saxe qui avait combattu dans les rangs de l'armée impériale contre ses propres coreligionnaires, reçut en récompense des services rendus le titre d'électeur et la plus grande partie des terres de son parent Jean-Frédéric, fait prisonnier à Mühlberg. Wittenberg tomba ainsi au pouvoir d'un prince de la branche Albertine. Jean-Frédéric, le fils de l'électeur dépossédé, fonda, par antipathie pour Maurice, l'université de Iéna (1547) qui devint une rivale dangereuse pour Wittenberg. C'est ainsi que la véritable *cathedra Lutheri* passa de Wittenberg à Iéna.

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE GEORGES MAJOR.

Quoique nous nous proposions de nous renfermer presque exclusivement dans l'étude et l'examen des doctrines de Major, nous ne saurions pourtant aborder notre sujet, sans faire connaître, au moins dans ses traits principaux, la vie de ce théologien.

Nous ne mentionnerons pas ces mille petits détails par lesquels les biographes allemands aiment à entrer, en quelque sorte, dans l'intimité de leurs héros. On sait quel charme la vie du foyer domestique a pour nos

voisins ; cela suffit à expliquer tant d'anecdotes minutieuses qui pourraient quelquefois nous faire sourire[1].

Georges Major naquit à Nürenberg le 25 avril 1502. Il eut pour père un homme loyal et pieux. Quoiqu'il eût des principes très-austères, il n'apporta pas de sévérité dans l'éducation de ses enfants. Il n'exigeait d'eux que de la franchise et de la sincérité. Il sut leur inspirer la crainte la plus respectueuse, en même temps que la confiance la plus entière. Les soins pieux d'une bonne mère formèrent l'âme de Georges à la religion. Il puisa dans cette éducation un amour sincère de la vérité et la crainte de Dieu qu'il conserva toujours.

La mère de Major désirait ardemment que son fils se livrât aux études. Il fut placé à cet effet au collége de Nürenberg, où il reçut sa première éducation.

Mais une ère nouvelle allait commencer pour lui. Fréderic III le reçut au nombre des enfants qu'il faisait élever à sa cour. L'application de Georges à remplir ses devoirs lui attira l'estime et la considération de ses condisciples. Mais il fallait soutenir sa renommée : Noblesse oblige.

Ses progrès furent si remarquables qu'on l'envoya, en 1511, à l'université de Wittenberg. Son amour pour la science lui acquit l'estime et l'amour de tous les hommes vertueux qui apprirent à le connaître. Ce fut là qu'il commença à se mettre en rapport avec Luther et Mélanchthon, pour lesquels il professait une profonde estime et avec lesquels il entra bientôt dans des

[1] Tout ce que nous dirons de la biographie de Major est emprunté à : Melch. Adam, *Vitæ germanorum Theologorum*, etc., *editio tertia*; G. Walch, *Historische und theologische Einleitung in die Religionsstreitigkeiten der evangelisch lutherischen Kirche*, t. IV.

rapports très-intimes. Dans toute la fougue de la jeunesse, le jeune étudiant entra de plein pied dans le mouvement de rénovation qui emportait l'Allemagne.

Luther, qui estimait et chérissait Major autant pour son érudition et ses connaissances étendues que pour son intelligence ouverte et sa vie morale, le recommanda aux autorités de Magdebourg, qui lui confièrent en 1529 la direction de leur école. L'expérience prouva que le choix n'aurait pu être plus heureux. Cependant ses revenus ne suffisaient point à son modeste entretien, et comme les autorités de Magdebourg refusaient d'augmenter son traitement, il accepta la place de surintendant à Eisleben (1536). Son séjour dans cette ville ne fut que de courte durée, et il revint, en 1539, à Wittenberg, où on lui conféra les charges de professeur et de prédicateur de la cour.

En 1544 Major prit le grade de docteur en théologie et fut nommé peu de temps après recteur de l'université. Il se promettait déjà de mener, avec son épouse et ses neuf enfants, une vie paisible et retirée. Mais il fut trompé dans ses espérances ; bien des déboires et bien des amertumes l'attendaient encore dans cette carrière.

Les événements qui se succédèrent depuis la malheureuse bataille de Mühlberg, et qui amenèrent un bouleversement complet en Saxe, durent réagir sur l'université de Wittenberg, qui fut même, au moins pour quelque temps, menacée d'une ruine totale. Mais le nouvel électeur, Maurice, avisa sur-le-champ aux moyens de rouvrir la faculté et rappela les professeurs. De ce nombre fut Major, qui, pendant son absence de Wittenberg, avait rempli les fonctions de surintendant des églises de Mersebourg.

Avant d'aller plus loin, nous devons rappeler ici les rapports qui existaient entre Major et les deux Réformateurs de l'Allemagne.

L'accord de Luther et de Mélanchthon a été troublé par plus d'un nuage. En 1526, Mélanchthon, sur les instances de Luther, fut nommé professeur de théologie. A partir de cette époque il devint plus que jamais circonspect, respectueux envers les Pères et les scolastiques. Dans les controverses qui s'engagèrent avec les catholiques et les « sacramentaires » à Marbourg, à Augsbourg, à Ratisbonne, Mélanchthon, avide de paix, ne se montra que trop accessible aux raisons des adversaires. Luther, malgré la profonde amitié qui l'unissait à son Philippe, en fut étonné; des hommes comme Armsdorf en furent irrités. Le 13 février 1538, Mélanchthon écrivait à son ami Dietrich une lettre pleine de tristesse : « Armsdorf, y est-il dit, a écrit à Luther qu'il réchauffe dans son sein une vipère, et c'est moi, Philippe, qu'il désigne ainsi. » « Voilà quinze ans à peu près, écrivait-il en 1548 à son ami Brenz, que j'en suis tous les jours à craindre l'exil. » Tant il y avait contre lui de plaintes et d'intrigues! Tant sa position, même auprès de Luther, lui devenait pénible!

Et pourtant, Luther, malgré quelques boutades et quelques sombres moments, sut maintenir son cher Philippe, même contre Amsdorf. Luther mort, la haine des défenseurs de la « saine doctrine » éclata contre Mélanchthon. N'était-il pas synergiste, adiaphoriste, crypto-calviniste[1] ?

Si nous avons rappelé en quelques traits les rapports

[1] Galle, *Versuch einer Characteristik Melanchthons.*

des deux réformateurs allemands, c'est que nous voulions distinguer Mélanchton de l'Église luthérienne. Mélanchthon n'enseigna ni la pure doctrine de Luther, ni la doctrine de l'ancienne Église. Il fut essentiellement éclectique. Il apprit de Luther, de Zwingli, de Calvin, des scolastiques; il composa sa doctrine comme en plein champ de bataille, l'arrangeant et la changeant sans cesse et se réglant dans tous ses mouvements sur les mouvements de ses adversaires.

Major, qui avait montré de l'adhésion au principes de Mélanchthon et qui, dans les discussions éclatées au sujet du dernier repas du Seigneur, s'était approché de l'opinion de Calvin, éveilla l'attention de Luther et lui devint de plus en plus suspect. L'orage ne tarda pas à gronder sur sa tête. Lorsqu'en 1546, avant de se rendre au colloque de Ratisbonne[1], il veut trouver le réformateur saxon, celui-ci le reçoit assez froidement, et lui adresse les paroles suivantes : « *Wenn ihr wieder heimkommen werdet und ich auch, so wird man müssen ein Examen anstellen, dazu ihr ebensowohl als andere sollt erfordert werden. Ihr machet euch mit Stillschweigen und Vermünteln selbst verdächtig. Ein Lehrer der zu Irrthümern stille schweigt, und will gleichwohl ein rechter Lehrer sein,* « *der ist ärger als ein öffentlicher Schwärmer* » (Biek, *Das dreifache Interim*).

Cet attachement aux principes de Mélanchthon valut à Major la confiance de l'électeur de Saxe, qui le

[1] *Fuerunt eo ex Pontificiis: Petr. Malvenda, Ebr. Billicus, Joan. Hofmeisterus* et *J. Cochlæus, ex protestantium vero theologicis Bucerus, Brenzius, Major, Erh. Schnepfius* (*Adamus, Vit. germ. theol.*).

chargea à plusieurs reprises de missions importantes. C'est ainsi qu'il fut envoyé en 1548 aux réunions de Meissen et de Celle.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire de cette fameuse transaction, appelée *intérim*, qui jeta la désolation dans l'Allemagne évangélique. Le nouvel électeur, le prince Maurice, était toujours l'allié de l'empereur, qui le poussait sans cesse à hâter l'exécution du traité dans son pays. De son côté, l'empereur s'était chargé d'introduire l'intérim dans les diverses contrées de l'Allemagne, et là où les bons conseils ne suffisaient pas, les soldats espagnols devaient faire le reste. Cependant, l'électeur Maurice, voyant toute la population de ses États en émoi, craignait de lui faire adopter les dispositions que renfermait l'intérim d'Augsbourg. Il essaya de le mitiger. Il réunit à cette fin les théologiens de ses États, Mélanchthon en tête ; et ceux-ci, après plusieurs réunions qui eurent lieu à *Meissen*[1] (1er juillet 1548), à *Pegau* (23 juillet), à *Torgau* (18 octobre), à *Celle* (18 novembre), et à *Jüterbock* (7 décembre), parvinrent à dresser une formule qui leur parut apte à contenter à la fois l'empereur et l'Église de la Confession d'Augsbourg. Cette formule fut adoptée par la Diète saxonne de Leipzig (22 décembre 1548), et elle est connue depuis sous le nom d'*intérim de Leipzig*.

Major n'avait pas été à Leipzig, mais il avait assisté aux réunions de Meissen et de Celle, où les bonnes œuvres avaient été déclarées nécessaires au salut. Il ne

[1] Voy. Salig, *Vollständige Historie der augsburgischen Confession*, etc., t. I, p. 618-628 ; George Walch, *Historische und theologische Einleitung in die Religionsstreitigkeiten der evangelisch-lutherischen Kirche*, t. IV, p. 304.

faut donc pas s'étonner que les attaques des adversaires de l'intérim aient aussi été dirigées contre lui. Cependant l'orage n'éclata que vers 1552.

Le surintendant des églises du comté de Mansfeld venait de mourir (1550). La place resta vacante pendant deux ans ; enfin, les comtes de Mansfeld songèrent à remplacer Spangenberg. Leur choix tomba sur Major, qui venait d'être accusé par Amsdorf d'être un zélé défenseur des *adiaphora* (*Dass Dr Pommer und Dr Major Ærgerniss und Verwirrung angericht.* Nicol. Amsdorff, *Exul Christi.* Magdeburg 1551). Les pasteurs du district d'Eisleben cherchèrent par tous les moyens possibles à éloigner un homme qui leur paraissait dangereux sous plus d'un rapport. Ils ne cédèrent que lorsque Major eut promis de maintenir le *statu quo* dans les églises de son inspection, et qu'il eut consenti à réfuter les accusations lancées contre lui par Amsdorf. Il le fit dans son traité : *Auf des ehrenwürdigen Hrn. Niclas von Amsdorffs Schrift, so jetz und neulich Mense Novembri* 1551 *wieder Dr Majorn öffentlich im Druck ausgegangen. Antwort Georg Majors.* Wittenberg 1552. Quelque temps après, il publia son sermon *von S. Pauli und aller gottfürchtigen Menschen Bekehrung.* Leipzig 1553.

Nous avions d'abord songé à donner ici une esquisse de l'histoire de la controverse suscitée par Major. Mais, en y mieux réfléchissant, il nous a paru qu'un pareil travail serait déplacé ou inutile : déplacé, si nous lui donnions l'étendue convenable ; inutile, si nous nous bornions à quelques vagues et rapides indications. On trouvera dans l'ouvrage de Planck : *Geschichte der protestantischen Theologie von Luthers Tode bis zu der*

Einführung der Concordienformel, I, 470, plus de détails et d'appréciations que nous n'aurions pu, dans tous les cas, en donner à cette place. Seulement nous ferons observer qu'on déploya une grande animosité de part et d'autre, et qu'une foule d'écrits et de brochures publiés des deux côtés alimentèrent le feu de la discorde.

Après un séjour assez court à Eisleben, Major, en butte à de vives persécutions, dut revenir à Wittenberg, où il passa le reste de sa vie. Mais le ciel réservait encore à son cœur de terribles épreuves. Ce fut d'abord dans sa tendresse paternelle que la divine Providence le frappa. Il eut la douleur de voir mourir six de ses fils. Une épreuve aussi rude dut profondément altérer la santé du vieillard ; aussi fut-il, pendant les dernières années de sa vie, souvent en proie à de violents accès de fièvre, sans cependant perdre jamais ni sa gaîté ni sa bonté. Il trouva dans Marguerite de Mochau, qu'il avait épousée en 1528, un cœur qui comprit le sien et qui se donna tout à lui. Les souffrances redoublèrent, mais il eut la consolation d'être apprécié à l'étranger. Le roi de Danemark l'appela dans ses États. Major fut très-sensible à cette marque, mais refusa. Enfin, une mort tranquille vint l'enlever le 28 novembre 1574.

Nous possédons de Major, outre ses commentaires sur les épîtres de Paul, ses sermons sur les épîtres des dimanches et des fêtes et ses sermons sur les évangiles des dimanches et des fêtes (*Homilien über die Sonntags und Festevangelien*) :

1° *Vitæ patrum in usum ministrorum verbi, quoad ejus fieri potuit repurgatæ per Georgium Majorem cum præfatione D. Martini Lutheri. Wittembergæ* 1544.

2° *Kurzer und warhafftiger Bericht von dem Colloquio, so in diesem Jahr zu Regenspurg der Religion halben gehalten.* Wittenberg 1546.

3° *Der 45ste Psalm, verdeutscht durch Major.* Wittenberg 1537.

4° *Der 51ste Psalm, verdeutscht durch Major.* Wittenberg 1539.

5° *Testimonia antiquæ ecclesiæ.* Wittenberg 1549.

6° *Auf des ehrwürdigen Herrn Niclas von Amsdorffs Schrift, so jetz und neulich mense Novembri 1551, wider D. Majorn öffentlich im Druck ausgegangen, Antwort G. Majors.* Wittenberg 1552.

7° *Ein Sermon von S. Pauli und aller Gottfürchtigen Menschen Bekehrung.* Leipzig 1553, appelé aussi *Das lange Comment.*

8° *Réfutation de la profanation de la Cène, recueillie des Évangiles et des monuments sincères de l'ancienne Église.* Wittenberg 1557 (ouvrage cité par Du Pin, *Bibliothèque des auteurs séparés*, etc., I, 475).

9° *Bekenntniss D. G. Majors von dem Artikel von der Justification, das ist, von der Lehre, dass der Mensch allein durch den Glauben, ohne alie Verdienst, umb des Herrn Christi Willen Vergebung der Sünden habe, und für Gott gerecht und Erbe der ewigen Seligkeit sei, und von guten Werken, welche dem wahrhafftigen Glauben als Früchte der Gerechtigkeit folgen sollen.* Wittenberg 1559.

10° *Vorrede D. Georgii Majoris, in die Auslegung der Sontags- und Festen-Evangelien, aus dem latein, auff etlicher fromer Leute bitt, durch einen guten Freundt verdeutscht, darin auff die Flacianer falsche und erdichtete Aufflagen, Calumnien und Verlaumbdung notwendige Antwort begriffen.* Wittenberg 1562.

11° *Confessio secunda de Justificatione.* Wittenberg 1564.

12° *Repetitio: Wiederholung und endliche Erklärung der Bekänntniss von dem Artikel der Justification, das ist, von der Lehre, dass der Mensch allein durch den Glauben, one alle Verdienst, umb des Herrn Christi Willen Vergebung der Sünden habe.* etc. 1567.

13° *Commonefactio historica de statu ejus temporis, quod evangelii lumen præcessit, et quæ ejus initia*, etc., *cui inserta est breviter confessio postrema de doctrina justificationis et bonorum operum.* 1568.

14° *Testamentum D. G. Majoris.* 1570.

15° *Widerlegung der Messe.*

16° *Deutsche Auslegung des Glaubens mit Præfation an den König von England.*

17° *Synodus avium;* Satyre.

SECONDE PARTIE.

DOCTRINE DE MAJOR.

Il nous reste à étudier la doctrine de Major. Nous ne nous en tiendrons qu'aux traits généraux. Les observations de détail ne pourront trouver place dans notre travail; souvent un mot, une phrase, voilà tout ce que nous pourrons consacrer à un article entier.

Nous ne possédons de Major aucun ouvrage dogmatique étendu; c'est dans ses sermons que se trouve déposée toute sa science théologique.

Nous n'avons donné l'analyse d'aucun; nous avons puisé dans chacun ce qui rentrait dans un des chapitres de notre thèse.

On ne se plaindra pas, nous l'espérons, des citations de Major. Nous n'avons pas voulu les prodiguer et nous n'avons pas voulu en être avare. Il est vrai, et nous n'avons garde de l'oublier, qu'on ne doit pas juger de la pensée d'un homme par quelques phrases ou par quelques pages isolées, mais il est intéressant et parfois nécessaire de voir comment l'auteur dont on interprète l'idée l'a exprimée lui-même. Une citation est parfois pour le lecteur une révélation. D'ailleurs, les ouvrages de Major commencent à devenir rares et une comparaison avec le texte deviendrait assez difficile.

« J'avoue que j'ai enseigné, enseigne et enseignerai toujours que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut. Je soutiens ouvertement et sans détour que personne ne peut arriver au salut par de mauvaises œuvres et que personne n'obtiendra le salut sans bonnes

œuvres; je dis, de plus, que quiconque enseigne autrement, et fût-ce un ange descendu du ciel, anathème sur lui[1]!»

Ce fut cette phrase, de la réponse de Major à Amsdorf, qui fit naître la discussion. Dans la même année, 1552, il parut trois réfutations de Amsdorf, Flacius et Gallus. L'interprétation qu'ils donnaient des paroles de Major ne fut pas acceptée par celui-ci. Il se défendit avec violence du haut de la chaire en même temps qu'il développa ses idées dans un écrit assez étendu : « *Ein Sermon von S. Pauli und aller gottfürchtigen Menschen Bekehrung zu Gott*, 1553 » (voy. J. Planck, *Geschichte der protestantischen Theologie von Luthers Tode bis zur Einführung der Concordienformel*, I, 478), dans lequel il nie formellement avoir enseigné qu'il faut mériter le salut par les bonnes œuvres et fait voir comment et pourquoi les bonnes œuvres sont pourtant nécessaires au salut.

Major ne veut pas que l'on confonde ses opinions avec la doctrine catholique, et il s'en défend énergiquement. « Le pécheur, dit-il, ne doit son salut qu'à la grâce de Dieu et ne peut jamais le mériter. Dieu ne m'imputera point mes péchés, mais à condition que je

[1] *Das sage und bekenne ich aber, dass ich also vormals gelehrt habe und noch lehre und fürder alle meine Tage so lehren will, dass gute Werke zur Seligkeit nöthig sind, und sage öffentlich und mit klaren Worten, dass Niemand durch böse Werke selig werde, und dass auch Niemand ohne gute Werke, selig werde, und sage noch mehr, dass wer anders lehret, auch ein Engel vom Himmel, der sei verflucht! (Auf des ehrenwürdigen Niclas von Amsdorfs Schrift, so jetzt und neulich mense Novembri* 1551, *wider D. Majorn öffentlich im Druck ausgegangen; Antwort G. Majors.* 1552, voy. Gieseler, III, 2, 213).

m'amende et croie en son fils, il me regardera comme pieux et juste et me recevra comme son enfant bien-aimé[1].» «Les peines et la damnation éternelles, dit-il plus loin, sont remises aux croyants à cause du fils de Dieu et non à cause de notre pénitence et expiation (*Ausleg. der Epistel an die Galater*, p. 130). La sainte loi donnée par Dieu lui-même et ses œuvres ne peuvent me donner la justice et le salut, encore moins serai-je sauvé par l'ordre des Chartreux, des Carmes ou quelqu'autre ordre religieux ; de même ne pourront me justifier mes prières, aumônes, jeûnes, abstinences, pèlerinages, vigiles, messes et autres pratiques inventées par les hommes » (*Ausleg. der Epistel an die Galater*, 147 ; cp. 342, 371, 382, etc.).

Il n'admet ni les *Opera præparantia ad accipiendam gratiam et justitiam*, ni les *Opera cum fide simul operantia gratiam*, ni les *Opera sequentia et augentia justitiam*. Voici, selon lui, la manière dont s'opère la justification : «Quand nous enseignons la justification par la foi, nous voulons dire que nous sommes absous de nos péchés et obtenons la justice et la félicité en mettant notre espoir et confiance non dans nos œuvres, dans notre mérite ou dignité, mais en Jésus-Christ, réconciliateur et rédempteur que Dieu nous donne par la foi en son sang. En mettant notre espoir et confiance en lui, nous recevons paix et félicité célestes.

[1] *Gott will mir meine Sünde, so ich mich bekere und an seinen Sohn glaube, nicht zurechnen, sondern mich als für from und gerecht, als sein liebes Kind auffnemen, so ich solchs glaube* (*Auslegung der Epistel S. Pauli an die Galater in zwanzig Predigt verfasst, in welcher der fürnemste Artikel unsers Glaubens, wodurch der Mensch gerecht und selig werde, gehandelt wird; durch D. Georg Major*, p. 130).

(*Ausleg. der Epistel an die Galater*, 217, 287. comp. Planck, p. 476). *Wir haben Vergebung der Sünden, Gerechtigkeit, den heiligen Geist und ewiges Leben, diss hat uns allein Christus durch sein heilig Leiden und Sterben verdient, und diese Güter empfahen wir allein durch den Glauben. Daher gehört hieher der Spruch Christi : Wenn ihr alles werdet gethan haben, so sprecht : Wir sind unnütze Knechte ! nehmlich die Gerechtigkeit und Seligkeit zu verdienen, die wir allein haben aus Gnaden durch das Verdienst Christi* (*Sermon von Pauli Bekehrung*).

Major conserve la formule que nous sommes justifiés par la foi *seule*, en ce sens que le mot « seule » exclut tout mérite des œuvres. *Es gehören zu der Gerechtigkeit Gottes gar keine Werke noch Verdienst, sondern allein der Glaube* (Galat. 14). *Wir sollen von ganzem Herzen, und wie man pflegt zu sagen, mit beiden Henden, die lere Pauli fest behalten, dass wir one verdienst aller unser werk und wirdigkeit Allein durch den Glauben, das ist allein durchs vertrauen auff den einigen verdienst und gehorsam des Sons Gottes gerecht werden* (*Auslegung der ersten Epistel S. Pauli an die Corinther, in sechs und zwanzig Predigt, den Dorffpfarherrn und Hausvetern zu dienst einfeltiglich verfasset durch D. Georg Major,* p. 318).

Au sujet de sa thèse, il avoue qu'elle pourrait être dangereuse et obscure s'il disait sans explication que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut, « car on pourrait aisément penser que le salut peut être obtenu par les bonnes œuvres sans la foi ou non par la foi seule, mais aussi par le mérite des œuvres[1]. » Il fit cette

[1] *Es könnte sonst leicht Jemand auf die Meinung kommen, dass*

concession dans le sermon *Sur la conversion de Paul*, mais en croyant que les explications qu'il y donnait préviendraient toute fausse interprétation.

Pour bien nous rendre compte de la pensée de Major, voyons d'abord ce qu'il entend par *salut* (*Seligkeit*) et *bonnes œuvres*.

« L'homme, dit-il, est créé à l'image de Dieu. L'image de Dieu sont les dix commandements et les œuvres qui y sont ordonnées. Quiconque les accomplit en tout point possède la justice et le salut (*der ist auch vollkommenlich gerecht und selig*) et ne connaît ni le péché ni la mort (*Serm. v. P. Bekehrung*). Celui donc qui veut acquérir la justice et la vie par la loi, c'est-à-dire par les dix commandements, doit accomplir tout ce que les dix commandements nous ordonnent » (Gal., p. 221).

Cette félicité et cette justice ont été perdues à la suite du péché; car en se détachant du centre de sa vie, en s'efforçant vers un but où répugnait sa nature, l'homme, par une nécessité fondée dans la nature des choses, s'est condamné à une vie fausse, mensongère, en désaccord avec son idée, remplie de contradictions et exposée à des souffrances que nous pouvons comprendre dans l'idée générale de malheur. L'homme ne peut recouvrer par ses propres forces cette justice et cette félicité perdues; mais il les retrouve dans le médiateur de la nouvelle alliance, dans le second homme Jésus-Christ. « Comme il est impossible à un homme de remplir les commandements, il est impossible que la loi

man durch gute Werke ohne Glauben, oder dass man nicht « allein » durch den Glauben, sondern auch durch Verdienst der guten Werke selig würde (*Serm. von Pauli Bekehrung*).

donne la justice et la vie; car à moins qu'on ne l'accomplisse en tout point, la loi ne produit que la mort. Comme donc il est impossible à la loi de nous procurer la justice, la vie et la félicité, puisque nous étions ainsi corrompus par le péché, que nous ne pouvions accomplir les commandements, Dieu envoya son Fils qui était sans péché, dans une chair qui était semblable à celle des hommes pécheurs (*in der Gestalt des sündlichen Fleisches, als were er ein Sünder*). A la place de l'humanité, il prend sur lui la peine et la malédiction de la loi, la colère de Dieu et nos péchés, et souffre ainsi la peine de la loi, qu'il accomplit en se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix (Gal. 221). L'accomplissement de la loi et la rédemption des hommes ne pouvaient se faire par aucune créature, mais seulement par le Fils unique de Dieu, qui a porté la croix en notre place » (Gal. 222; cp. Corinth. 318).

Cette obéissance de Christ, qui a pour but notre rédemption, produit aussi notre régénération à son image. « Christ accomplit encore la loi en la rétablissant par son Esprit-Saint dans les croyants et dans les enfants de Dieu. Il est le Fils de Dieu, apparu pour détruire l'œuvre de Satan, le péché et la mort, et nous donner déjà sur cette terre la justice et la vie éternelle. Mais quand nous ressusciterons des morts, la justice et l'accomplissement de la loi, qui ne sont que commencés en cette vie, apparaîtront parfaits en nous » (*Wenn wir aber von den Todten auferstehen, alsdann so wird die ganze Erfüllung des Gesetzes und der Gerechtigkeit in uns vollkommen geschehen, welche in diesem Leben allein angefangen wird*).

« Pour arriver à cette régénération (*Erneuerung*), il faut d'abord que par la Rédemption nous ayons été déchargés de nos péchés, et pour cela, nous devons par la foi, nous imputer la justice de Christ. Cette certitude rassurante et la confiance qui nous fait trouver dans Jésus-Christ la tranquillité et la paix sont une lumière allumée en nous par le Saint-Esprit, une impulsion qui nous conduit des angoisses de la mort à la vie et à l'espoir, une conversion à Dieu, qu'on appelle avec raison une nouvelle naissance » (*Serm. v. P. Bekehrung;* cp. Gal. 13; 135; 342).

C'est donc la justice de Christ imputée à l'homme qui produit la régénération et les bonnes œuvres, et ce ne sont point les bonnes œuvres qui produisent la justice. Aucune loi ni œuvre, quelle qu'elle soit, ne peut nous donner la justice et la félicité, mais uniquement le nom de Christ, c'est-à-dire la foi en lui » (Gal. 371 ; cf. Gal. 130). « C'est uniquement à la grâce de Dieu que je dois mon salut, indépendamment de mes œuvres, sans qu'il y ait mérite, dignité ou justice de ma part; car d'abord il faut que je sois justifié et régénéré pour pouvoir faire une œuvre bonne et agréable à Dieu. Les bonnes œuvres ne sont que les fruits de la foi et de la justice » (*Gute Werke sind des Glaubens und der Gerechtigkeit Früchte; Serm. v. P. Bekehrung ;* cf. Gal. 13; 194 ; 205). « Les œuvres ne sont point la justice mais l'indiquent; la justice est produite dans l'homme intérieur par la foi. Abraham était juste avant la circoncision et n'a pas dû la justice à la circoncision, car il a reçu la circoncision en signe de la justice par la foi. De même les œuvres ne justifient pas, mais sont signes et

fruits de la justice, laquelle est produite uniquement par la foi[1].

On se demande dans quel rapport se trouve la justice (*Gerechtigkeit*) avec le salut (*Seligkeit*) et la régénération (*Erneuerung*). Remarquons d'abord que chez l'homme avant la chute, et chez les croyants après la résurrection, il n'y a pas à faire de distinction entre les trois idées ; elles se confondent.

1° *Justice* (*Gerechtigkeit*).

Major insiste fortement sur ce que, même dans cette vie, la justice acquise par Christ et imputée aux croyants est parfaite, tandis que la régénération n'est qu'une justice commencée et doit être distinguée de la justice imputée. Ce n'est pas elle qui est admise comme justice devant le tribunal de Dieu ; elle n'est qu'un commencement de justice et se développe peu à peu à l'image de celle de Christ qui nous est imputée. Major distingue donc une triple justice du chrétien :

1° La justice imputée de Christ ;

2° La justice commencée, propre à l'homme, mais non parfaite ;

3° La justice propre à l'homme et parfaite après la résurrection.

2° *Salut* (*Seligkeit*).

Major trouve à la vérité une connexion entre le salut et la nouvelle obéissance, mais en déclarant expressément que le premier ne repose que sur la justice im-

[1] *Also auch machen die Werke nicht gerecht, sondern sind allein Zeichen und Früchte der Gerechtigkeit, welche allein durch den Glauben kommet, durch welche ein guter Baum erkand wird* (Gal. 205, cf. 194; Gieseler, III, 214).

putée. «Ce n'est pas la régénération ou l'accomplissement de la loi commencé en nous qui peut nous donner la justice et le salut, comme le veut l'intérim, car dans cette vie nous ne pouvons être justifiés et sauvés que par la foi» (*Serm. v. Pauli Bekehrung*). «Nulle œuvre si grande, épaisse, large, longue, belle et sainte qu'elle fût, ne peut nous faire obtenir le salut, nous n'y arriverons qu'en croyant que nous avons en Jésus-Christ la rémission des péchés et la vie éternelle» (Gal. 192).

Major parle aussi d'une félicité (*Seligkeit*) qui se développera par suite de notre vie parfaite après la résurrection. Ainsi, il est dit que le salut a sa source dans la justice imputée, et en même temps il est question d'une félicité (*Beseligung*) produite par la communication du Saint-Esprit et la régénération, et qui arrivera à son complet épanouissement dans la vie future.

3° *Régénération* (*Erneuerung*).

L'idée de régénération implique la distinction que fait Major entre le vieil et le nouvel homme.

Le vieil homme est l'homme naturel, né d'Adam, possédant la sagesse de ce monde, mais placé sous le coup de la malédiction qui a frappé le premier homme, soumis au péché et à la mort éternelle (Gal. 470. *Die alte Creatur ist der Mensch mit aller Vernunft und Weisheit, wie er von Adams verderbtem und verdamptem Fleisch geboren und gezeuget ist*, etc.).

Le nouvel homme est l'homme créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritable (Gal. 470).

Voici comment Major explique cette nouvelle naissance : «*Gott der Herr der siehet dass du in Sünden*

empfangen und geboren, und desshalb verflucht und verdampt bist, auff dass er aber dir aus solchem Jammer helfe, lesset er dir das Evangelium predigen, dass Christus sein Sohn, durch sein Sterben deine Sünde hab hinweggenommen, und durch seine Auferstehung dir die Gerechtigkeit und Seligkeit erworben, welchem Wort so du glaubest, wird durch solchen Glauben dein Herz also gereiniget, dass dir umb Christus Willen deine Sünde nicht werde zugerechnet und wirst zu Gnaden angenommen, da wird denn durch den heiligen Geist, der dir gegeben wird, dein Herz, Sinn und Mut verwandelt, dass du der Sünden anfehest Feind zu werden und sie zu flihen, und dich guter Werk bevleissigest, und gehet denn ein neu Leben an, dass der Mensch, welcher zuvor mit Augen und Ohren, und seinem ganzen Leib, der Sünden gedienet hat, der fehet nu an der Gerechtigkeit zu dienen » (Gal. 470).

On voit par là que la foi pour Major est essentiellement une union mystique avec Christ et partant une abdication de l'individualité propre, et que la communication du Saint-Esprit provoque une métamorphose complète de l'être humain, quant aux conditions de son existence spirituelle.

De ces deux éléments découle la notion de la régénération, c'est-à-dire d'un changement tellement complet de l'homme, que son état nouveau est en tous points le contraire de l'ancien, et que, au point de vue spirituel, rien ne passe de ce dernier à celui qui doit le suivre. Les choses vieilles sont passées; voici tout a été renouvelé.

Après nous être rendu compte des idées de justice, salut et régénération, il nous reste à examiner ce que

Major entend par bonnes œuvres, pour arriver ainsi à fixer le sens précis de sa thèse sur la nécessité des bonnes œuvres.

4° *Bonnes œuvres* (*gute Werke*).

« Les bonnes œuvres, dit-il, sont celles ordonnées par Dieu. Elles sont en entier renfermées dans les deux Tables de la loi. Les dix commandements nous en présentent plus que nous ne pouvons accomplir, ainsi n'est-il pas besoin d'en imaginer de nouvelles » (Gal. 409).

Celles commandées par Dieu sont de deux espèces : les œuvres extérieures et les œuvres intérieures, celles du cœur. « Ne nous contentons pas, dit-il, d'accomplir extérieurement les dix commandements, comme de ne point tuer, commettre d'adultère, voler, etc., ce dont ferait tout autant peut-être un infidèle (*Ungläubiger*), car il y a eu de tout temps et il y a encore des païens dont la vie est pure et sans reproche devant le monde.

Au contraire, ce que Dieu nous demande avant tout, ce sont les œuvres intérieures du cœur (*Das sol man wissen, dass Gott sonderlich und zuvoran die inwendigen Werke des Herzens von uns fordert* (Gal. 410).

Major énumère ces dernières, ce sont : connaissance de Dieu, foi, amour, crainte de Dieu, obéissance, patience, humilité, etc. (cf. Gal. 410 et suiv.).

Cependant la foi citée parmi les œuvres intérieures n'est pas la foi en tant qu'elle justifie, mais en tant que manière d'être conforme à la volonté divine. « La foi et le Saint-Esprit, dit-il, produisent toujours des œuvres, soit extérieures, soit intérieures. » Ainsi, la foi qui fait partie des œuvres intérieures est produite

par la foi qui justifie et doit donc en être distinguée.

Major fait une autre distinction entre foi historique et foi vivante. La première, qu'il nomme aussi la foi morte, consiste à croire que Jésus a été conçu du Saint-Esprit, qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert sous Ponce Pilate, etc. Puisqu'on ajoute foi à l'histoire, on croit être chrétien; puisqu'on accomplit de bonnes œuvres, tout en aimant une vie dissipée, on croit obtenir la rémission des péchés. Cette foi, les démons l'ont aussi et elle ne les justifie ni ne les sauve (Gal. 219, 276). La véritable foi, la foi vivante, consiste à croire que Christ est né pour nous, a été livré pour nos offenses, et qu'il est ressuscité des morts pour notre justification. C'est cette foi qui donne la justice et la vie (Gal. 276).

Voyons maintenant comment Major entend la nécessité des œuvres. Il l'exprime par deux formules différentes : les bonnes œuvres sont nécessaires au salut et « personne ne peut être sauvé sans bonnes œuvres. » Voici comment il distingue sa doctrine de celle du catholicisme : « C'est tout autre chose de dire, le salut ne peut être obtenu sans les œuvres, fruits de la foi et de la communication du Saint-Esprit, ou de dire : c'est le mérite des œuvres qui nous sauve (*Serm. v. Pauli Bekehrung*).

« En soutenant que la nouvelle obéissance ou les bonnes œuvres produites par la foi sont nécessaires au salut, je n'entends pas dire que nous devions mériter le salut par les œuvres, ni que la justice consiste dans les œuvres ou que les œuvres puissent nous donner la justice par laquelle nous subsisterons au jour du jugement. Je veux dire plutôt que les œuvres sont les fruits

de la foi opérés par Christ dans les croyants. Car quiconque a été justifié par la foi, doit, sous peine de perdre la justice et le salut, obéir à Dieu, son père, faire le bien et fuir le mal » (cf. Gieseler, 214; Planck, 546).

Les bonnes œuvres ne sont donc pas *meritum*, mais *debitum*, et comme telles nécessaires au salut, car c'est d'après une loi immuable et un ordre établi par Dieu que la créature doit obéir au Créateur. L'Évangile ne nous décharge pas de cette obligation, et nous devons accomplir les œuvres, puisque l'obéissance que nous devons à Dieu nous y oblige.

Le devoir de l'obéissance s'étend à tous les hommes, ainsi tous sont tenus d'accomplir les œuvres (*Sermon v. Pauli Bekehrung*, cf. Planck, 480).

Pour prouver la nécessité des œuvres, Major part du but auquel l'homme doit arriver, de la foi pour laquelle il a été créé et régénéré, c'est-à-dire de la sainteté parfaite à laquelle l'œuvre que Christ accomplit pour nous et en nous doit nous faire arriver. Nous commençons à atteindre le but en développant en nous la nouvelle obéissance qui présuppose la foi. « La loi est la volonté immuable de Dieu, c'est pourquoi tous les hommes doivent l'accomplir (Gal. 98). Les chrétiens ne font pas exception. Christ est apparu afin que, selon la volonté de Dieu, la loi fût accomplie. Lui-même l'accomplit à notre place par sa vie et sa mort, pour que son obéissance nous fût imputée et pour qu'il pût commencer à l'accomplir dans les croyants en leur communiquant son Esprit. » Si la seule grâce de Dieu nous donne par notre Sauveur Jésus-Christ la rémission des péchés, la justice et la vie éternelle, c'est afin que nous commen-

cions en nous la nouvelle obéissance, l'accomplissement de la loi et la vie éternelle (Gal. 408).

Comme donc nous devons nécessairement commencer par la nouvelle obéissance pour arriver à notre destination définitive, à la sainteté, à la justice et à la félicité parfaite, la nouvelle obéissance est nécessaire au salut.

C'est là ce que Major veut démontrer par les deux arguments suivants :

1° La vie éternelle n'est donnée qu'aux régénérés; la régénération, commencement de la vie éternelle, consiste dans la nouvelle obéissance et dans les bonnes œuvres, donc la vie nouvelle consistant en bonnes œuvres est nécessaire au salut.

2° La nouvelle créature doit faire ce pour quoi elle a été créée; les croyants sont régénérés pour faire de bonnes œuvres, ainsi les œuvres sont nécessaires aux croyants, pour que la nouvelle créature soit reconnue à ses fruits.

Les bonnes œuvres sont encore nécessaires pour conserver le salut, *ad retinendam gratiam,* pour nous empêcher de le perdre.

Ce qui est indispensable pour conserver le salut est nécessaire au salut; sans obéissance envers Dieu le salut obtenu par la foi ne peut être conservé (Major cite la chute des anges et celle du premier homme), c'est pourquoi l'obéissance envers Dieu est nécessaire, afin que notre désobéissance ne nous prive pas du salut obtenu gratuitement par Christ.

Voici un argument semblable, par lequel Major veut prouver que les bonnes œuvres sont indispensables pour conserver la foi et l'Esprit-Saint. Quiconque ne

fait pas le bien, mais le mal, perd la foi et l'esprit et n'est plus un chrétien et un enfant de Dieu, mais un enfant de Satan (1 Jean III, 8; Rom. VIII, 13). David, lorsqu'il fut adultère et meurtrier, avait perdu la foi et l'esprit qu'il redemande au Ps. LI (Gal. 415).

3° Nous devons en troisième lieu accomplir les bonnes œuvres, parce que la véritable foi, celle qui n'est pas purement historique, qui ne résulte pas de l'intelligence seule, mais aussi du sentiment, produit nécessairement des œuvres. Les œuvres dont parle Major ne sont donc pas des actes faits en vue et à cause d'une loi extérieure, des actes de commande, légaux, mais des actes qui sont le produit spontané d'une disposition intérieure, conforme à la volonté de Dieu; c'est en un mot l'accomplissement des devoirs religieux. C'est donc à cause de la *necessitas conjunctionis* que Major insiste sur les bonnes œuvres. « *Wenn du allein durch den Glauben gerechtfertigt bist, alsdenn sind dir die guten Werke nicht zu der Seligkeit zu erlangen, die du aus Gnaden allein durch den Glauben an den Herrn Christum allbereit hast, sondern um die Seligkeit zu behalten, und nicht wiederum zu verlieren, also hoch von nöthen dass, da du sie nicht thust, es ein gewisses Zeichen ist, dass dein Glaube todt und falsch gefärbt, und eine erdichtete Opinion ist* » (*Serm. v. Pauli Bekehrung*; Plank 481; cf. Gal. 194).

N'est-ce pas là un enseignement tout à fait conforme aux Saintes-Écritures? En effet, relisons les textes de Jacques (II, 14). A quoi bon, dit-il, parler de foi quand les œuvres manquent? C'est la pratique, ce ne sont pas les belles paroles qui font le bien; la profession de bouche, par elle seule, est morte et sans effet. Ce n'est

même que par les œuvres que je puis voir si la foi existe. La foi peut se trouver chez les diables, elle ne les sauve pas, etc. Major, comme Jacques, demande une foi vivante et active produisant des œuvres.

Nous avons vu plus haut que le point de départ de la théologie, telle que Major l'a formulée, est la justification par la foi ; il y revient presque à chaque page et se garde d'attribuer aux œuvres un mérite quelconque. Néanmoins, quelques auteurs, C. Beck entre autres (*Herzog Realencyclopædie*, etc.), ont cru pouvoir faire à Major le reproche de tomber dans le papisme, parce qu'il attribuait un mérite aux œuvres. Nous ne saurions nier qu'il y a dans les ouvrages de Major des phrases qui, prises isolément, semblent militer en faveur d'une *necessitas meriti*. « *Wir sollen gute Werke thun*, dit Major, *weil Gott dieselben gar theuer und werth hält und acht, und sie allhie mit zeitlichen und geistlichen Gütern und auch dort mit dem ewigen Leben belohnen wird* » (Gal. 418). Cette phrase doit nous surprendre, mais en lisant l'explication que Major se hâte d'ajouter, on voit qu'à vrai dire, il n'est question que de la *necessitas consequentiæ*. « *Das aber*, ajoute Major, *soll man nicht so verstehen, als hüben wir die Werk so hoch, dass man dadurch die Vergebung der Sünden und das ewige Leben verdienen sollt, denn wir reden allhie nur von denen die schon Kinder Gottes allein durch den Glauben geworden sind, und die schon die Vergebung der Sünden und das ewige Leben haben; ihre Werke sind so köstlich theuer, denn der Glaube macht sie so köstlich* » (Gal. 418).

En examinant de plus près la doctrine de Major, il est impossible de soutenir qu'il partageait les principes

de l'Église romaine, touchant les bonnes œuvres. En présence d'un certain relâchement dans la vie chrétienne, d'une espèce d'antinomisme pratique qui se faisait jour çà et là dans l'Église évangélique, cet homme avait plutôt à tâche de démontrer la nécessité des bonnes œuvres procédant de la foi, et la connexion intime qui existait entre la foi et la vie nouvelle. « *Es ist ein Irrthum*, dit-il, *in welchem der grösste Theil auch deren, so da gut evangelisch seyn wollen, stecken, dass sie wähnen sie glauben; träumen und dichten ihnen selbst einen Glauben, welcher ohne gute Werke seyn könne, welches doch so wenig möglich, als die Sonne nicht ihren Glanz und Schein geben soll* (cf. Planck, 549).

Major enseigne-t-il peut-être sur la justification une doctrine qui soit fausse ? Nous n'osons le prétendre. Il est vrai qu'on a souvent répété que Major identifie la justice (*Gerechtigkeit*) et la *Seligkeit*. Pour le prouver, on a cité des phrases, comme par exemple : *Seligkeit in diesem Leben ist Vergebung der Sünden und angefangene Verneuerung zum Bilde Gottes. Item Gerechtigkeit, heiliger Geist und ewiges Leben* (*Serm. v. Pauli Bekehrung*). Mais à ces phrases on peut en opposer d'autres, où Major dit en termes clairs et précis que *Gerechtigkeit und Seligkeit werden durchaus nicht erst bedingt, durch die guten Werke, sondern der Glaubige ist allein durch den Glauben bereits gerecht und selig.* Certes, Major n'est pas en contradiction avec lui-même, car il ne fait qu'employer, comme nous l'avons d'ailleurs déjà fait observer plus haut, les mots *Seligkeit* et *Gerechtigkeit* dans des sens différents. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir pas de prime abord,

indiqué les différents sens dans lesquels il entendait employer ces deux mots.

Avant de terminer, essayons de rechercher les causes qui ont fait durer la discussion avec Major un laps de temps aussi considérable.

Une des premières causes est certainement le ton violent avec lequel Major réfutait ses adversaires. Ici encore ce n'est que l'embarras du choix qui nous arrête. Nous citons au hasard. Major termine son sermon *Sur la conversion de Paul*, par ces mots : « *Und sage noch einmal, wie ich in meiner Antwort auf des Herrn Amsdorf Lästerschrift geschrieben, dass das die rechte prophetische Lehre ist. Hiewieder mögen nun Amseln* (Amsdorf) *oder Drosseln singen oder schreien, Hähne* (Gallus) *krähen oder gatzen, verloffene und unbekannte Wenden oder Wählen* (Flacius) *lästern, die Schrift verwenden, verkehren, calumniiren, schreiben und malen wie sie wollen, so bin ich doch gewiss dass diese Lehre so in diesem Sermon stehet, die rechte göttliche Wahrheit ist, wider welche auch alle höllische Pforte nichts Beständiges oder Gründliches können aufbringen.* »

En second lieu, Major eut le malheur de trouver des partisans qui, ou bien défendaient sa doctrine de la manière la plus maladroite, ou qui le surpassaient en aigreur dans les sorties contre les adversaires. Pour prouver la vérité du fait que nous avançons, nous n'avons qu'à citer les noms de Mœrsken, d'Agricola, pasteur à Helbra, et particulièrement celui de Justus Menius.

En 1558, Major exposa une dernière fois sa doctrine dans son traité : *Bekenntniss von dem Artikel von der Justification*, et se déclara tout disposé à laisser tomber

sa formule. Une pareille déclaration aurait dû contenter tout le monde, et cependant la controverse n'en continua pas moins.

Cet acharnement des adversaires de Major ne s'explique que lorsqu'on songe à la rivalité qui existait entre les deux facultés de Wittenberg et de Iéna. Wittenberg, la *cathedra Lutheri*, était devenue infidèle à la doctrine de Luther.

L'orthodoxie cherchait une retraite assurée, et comme nous l'avons vu dans notre introduction, c'est dans ce but que les ducs de Saxe fondèrent l'Université de Iéna. La lutte devait nécessairement éclater entre les professeurs des deux facultés.

Nous ne saurions le nier : les expressions employées par Major étaient mal choisies. Dire que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut parce qu'elles sont les signes et les fruits de la véritable foi, de cette foi si bien définie par Luther : un renouvellement, une métamorphose de toute notre nature, au point que les yeux voient, les oreilles entendent, et le cœur sent tout autrement que par le passé, est tout aussi contraire à toute saine logique, que si nous voulions prétendre que la chaleur est nécessaire à la clarté du jour, parce qu'elle est la suite naturelle des rayons du soleil.

Mais gardons-nous de penser que la doctrine enseignée par Major était chose toute nouvelle. Déjà Mélanchthon, dans une des éditions de ses *Loci communes*, avait employé la formule que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut, et personne n'avait trouvé à y redire si ce n'est quelques ennemis déclarés du réformateur.

Avant de terminer, nous devons donner la décision

rendue par la Formule de concorde, en mentionnant d'abord une tendance réactionnaire qui s'était produite pendant le trouble de la controverse. Nicolas Amsdorf, l'ancien ami de Luther, s'était laissé emporter dans la chaleur du combat jusqu'à prétendre que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut.

La Formule de concorde (art. 4, *De bonis operibus*) décida la question d'une manière définitive. Divisant le *status controversiæ* en deux parties différentes, elle se demande d'abord si les bonnes œuvres sont nécessaires ou si elles sont nuisibles, et, en second lieu, si la nouvelle obéissance est libre ou si elle est commandée.

Elle décide que les bonnes œuvres procèdent sans aucun doute de la foi, du moment que la foi est une foi vivante; elles en procèdent nécessairement comme les fruits de l'arbre. Mais quand on vient à demander si le salut en dépend, il faut répondre encore qu'on doit fonder le salut uniquement sur la foi à l'exclusion des bonnes œuvres, et même de la pénitence et de la régénération.

Cependant, il est un *ordo divinus*, un *divinum mandatum*, qui enjoint à tous les hommes, et surtout aux chrétiens régénérés, de faire de bonnes œuvres. Toutefois, ceux-ci ne les accomplissent pas par contrainte, mais par suite d'une impulsion toute spontanée, ainsi qu'il convient à des enfants de Dieu, qui, libérés du joug de la Loi, ont été reçus en grâce par Dieu, leur Père. Sans doute, ces œuvres s'accomplissent dans la faiblesse (Rom. VII); mais ce qui manque ne nous est point imputé pour l'amour du Christ. Cependant les bonnes œuvres peuvent-elles servir à conserver le salut? Non, c'est là l'œuvre du Saint-Esprit qui agit en nous

par la foi; mais les bonnes œuvres que nous accomplissons attestent que le Saint-Esprit est présent et qu'il opère en nous.

La foi donc est et demeure, comme dit la Formule (2e partie), le principe, le milieu et la fin de notre salut, et cependant les bonnes œuvres ne sont pas rejetées; elles viennent d'elles-mêmes et se produisent en ceux qui sont véritablement croyants.

Le résultat qu'apporta à l'Église la controverse sur les bonnes œuvres, c'est que la foi était définitivement établie avec une entière précision comme principe, milieu et fin de toute la vie chrétienne, et que les bonnes œuvres étaient nécessaires, en vertu d'un *mandatum divinum*.

Vu,
Le Président de la soutenance,
Strasbourg, le 24 novembre 1860.
SCHMIDT.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 7 décembre 1860.
Le Recteur, DELCASSO.